



Accueil



Édition



Publication



Rechercher



Racine du site > SAVOIRS THÉORIQUES > Échanges à partir d'articles , bibliothèque, dictionnaire et concepts de la (...) >  
 Article donné par son auteur pour stimuler des échanges > **Asile**

ARTICLE NUMÉRO :

**269**

Cet article est :

 publié en ligne

Voir en ligne



## Asile

par **Camille Labaki**

DATE DE PUBLICATION EN LIGNE : 29 AVRIL 2007

DATE DE RÉDACTION ANTÉRIEURE : N.C.



1 auteur



Labaki Camille

labakicamille@gmail.com

4 articles



### Dans la même rubrique

#	Titre :	N°
	<b>Isomorphisme et changement</b>	957
	<b>L'INSTITUTION THERAPEUTIQUE POUR ENFANTS AUTISTES ET PSYCHOTIQUES</b> par Etienne Dessoy	824
	<b>De l'étiquetage des signaux de communication et ses effets sur le développement humain : un point de vue neuro-éco-systémique sur le syndrome de stress polytraumatique.</b>	961
	<b>L'EXPRESSION DES ÉMOTIONS DANS LA FAMILLE</b> par Etienne Dessoy	826
	<b>L'ETAT STABLE DU SYSTEME FAMILIAL:UNE ANALYSE ORGANISATIONNELLE</b> par Etienne Dessoy	825
	Marco Vannotti <b>Comportement suicidaire et famille:vulnérabilité set facteurs de protection</b> Suicide : Liens sociaux e...	884
	<b>Effets de la dénutrition</b>	917

▲\_« ASILE »

par

▲\_Camille Labaki

"Asile : n.m. lieu inviolable où se réfugie une personne poursuivie.   
 Courant : lieu où l'on se met à l'abri, en sûreté contre un danger. Littéraire : lieu où l'on trouve la paix, le calme, la sérénité."

Regards de bêtes traquées ; ils viennent peut-être tous d'y entrer. Elles viennent peut-être toutes d'arriver. Comme moi.

Ils-Elles n'ont probablement pas encore eu le temps de se sentir ici en sécurité. Ni d'y trouver la sérénité.

Pavillon des femmes. Elles donc, dorénavant. C'était là. Au Liban. Un été, il y a longtemps. Je n'ai pas oublié. J'attends le psychiatre qui m'a donné l'autorisation de venir pendant deux mois à l'asile aussi souvent que je le voudrais.

Et elles, elles attendent quoi ? Comment tu t'appelles ? Je réponds. Et toi ? Milia. Milia dont pendant deux mois je me demanderai ce qu'elle fait là. Milia qui dira : « il y a de quoi devenir fou ici » puis ajoutera, avec son

### Sommaire

[« ASILE »](#)[Camille Labaki](#)

**Cycle de vie familiale, échec dans la résolution des tâches**

■ **développementales et apparition de l'anorexie à l'adolescence** 916

Marie-France Bradley Ro...

**L'intervention auprès du réseau d'amies et d'amis des adolescentes anorexiques**

■ 915

Robert Pauzé, Jacinthe C...

**Au-delà du cadre et du dispositif proposé dans un service d'oncologie...**

■ **Quelle surprise ?** 887

Cécile Bernard et Julie ...

1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | ...

| 14

magnifique sourire, « on est d'ailleurs toutes plus ou moins folles ». Oui. Sans doute.

Et plus tard dans nos rencontres, je me dirais que je suis peut-être un peu moins folle que toi. Et que tu l'es, sans doute, un peu moins que Noor. Qui l'est probablement un peu moins qu'Animane. Et Jeannette l'est, je crois, un peu moins que moi. Car j'ai eu le temps de vous connaître un peu. Et nous nous sommes beaucoup parlé. Vous avez bien voulu que l'on partage graines de sésame et fruits du Nord, points de tricot et cigarettes. Tu as bien voulu ouvrir les yeux afin qu'on puisse se regarder quand devant les autres tu les gardais fermés « pour mieux voir » disais-tu, Aïcha. Tu as bien voulu, Noor, me parler une langue que je comprenais et parfois même répéter et parfois même me traduire en français ce que tu disais, et parfois même m'épeler un mot qui restait seul inaudible jusqu'à ce que l'on soit sûres toutes les deux que j'avais bien compris, toi dont on m'avait dit que tu n'étais plus que murmures incompréhensibles.

Tu as bien voulu, Siham, m'aider à traduire un texte de l'arabe au français, un texte extrêmement douloureux écrit par l'une d'entre vous, et ce fut, Siham, l'un de tes fous (!) rires quand alors tu as dit « dis donc, elle, elle est complètement folle », comme l'on dit pour décompresser. Car dans ce lieu, et pour survivre, il le fallait.

Salle du premier entretien, premier pour moi auquel j'assiste et premier pour Aïcha dont c'est l'entrée.

Une dizaine de psychiatres, les maîtres et les assistants. Aïcha est là, les yeux fermés, très brune, très belle, très calme, très silencieuse.

Ils la harcèlent de questions « est-ce que tu sais où tu es ? » « est-ce que tu sais quel jour nous sommes, » « est-ce que tu sais pourquoi tu es là ? ». Aïcha ne répond pas, elle garde les yeux fermés, et parfois elle pleure la tête dans les mains.

Ils disent « on te pose encore une question et si tu réponds on s'en va c'est promis quel âge as-tu ? » Elle répond immédiatement « 23 ans ». Alors ils recommencent « Qu'est-ce que tu as fait ? Le sais-tu ? Qui t'a amené ici ? » Aïcha, à nouveau, se tait. Moi aussi, je les avais crus. Jamais plus, moi non plus, je ne vous ferai confiance. Demain, elle aurait peut-être dit. Aïcha aux yeux fermés. Si seulement vous aviez su la regarder.

Bruxelles. Vingt ans après. Noor, je t'écris, à toi et à toutes ces autres que tu croises dans ta solitude à Milia à Aïcha à Saira à Marie et Jeannette à Animane à vous toutes qui m'avez plus appris que tous les livres lus. Tes premiers mots ou plus exactement les premiers mots qu'à l'asile tu m'as dit. « Je suis un bébé bleu ». Et puis je t'ai suivie, tu as bien voulu, tu m'as donné la main. Une petite pièce ensoleillée, très ensoleillée. Le soleil, dans ce pays, les grilles il s'en fout. Et des psychiatres et des religieuses qui ont trop chaud, bien sûr. Il est là comme exclusivement pour elles. Qui savent si bien s'y lover. Une table, trois chaises et une sorte de divan près de la fenêtre. C'est là que deux mois durant tu raconteras, Noor. Je te donne aujourd'hui ta parole et mon clavier.

Je veux mourir et me reposer. J'ai fait quelque chose de mal. Je suis abîmée. Je ne grandis pas, ni dans mon cœur, ni dans mon esprit, ni dans ma tête.

Il est mort il y a 15 ans, j'avais 10 ans. Comment font-ils les humains pour se remettre de la mort ? Pour vivre celle d'un être aimant et aimé ? Il - mon père- est mort. Et aujourd'hui cet oncle qui me tire par la main vers l'asile. J'ai 16 ans. Mon père, lui, me tendait la sienne. Depuis 6 ans, je dois me passer de sa main, devenue pourriture puis terre. Plus de main. Et depuis plus vraiment demain. Et, malgré tout, chaque jour, aujourd'hui. Et ma main se sent vide de ne plus tenir. Et ma main se sent faible de ne plus serrer. Je suis un bébé sans âme.

Je suis mise à l'envers. Je connais cet asile. La route qui y mène est tellement tellement étroite. Et elle grimpe si fort, comme grimpent souvent les routes de mon pays dès que l'on quitte le bord de mer. On monte donc pour y arriver et, là-haut, derrière l'immense grille, lorsqu'on a dépassé le bâtiment des enfants, celui des riches et celui des hommes, on arrive à celui des femmes et là, commence la descente. Pas d'étages -je veux dire des étages que l'on monte- comme dans les immeubles où vivent les humains. Mais des étages que l'on descend.

Au quatrième étage, le moins quatre donc, végètent celles que plus personne ne veut plus jamais voir. Moi, je vis au « second » ; ma mère vient une fois tous les deux mois pour, en quelques minutes, me dire que je ferais bien d'aller prendre un bain et combien elle est bonne de penser encore à moi. Il est mort il y a 15 ans, aujourd'hui j'en ai 25. Cela fait 10 ans que je viens, repars, reviens et parfois m'installe ici. Comme cette fois-ci, depuis deux ans. Il m'emmenait faire les courses à la veille de la rentrée scolaire. Il me laissait bien le temps de choisir, de vérifier que l'orange de la boîte de crayons de couleur était celui que j'aimais donner à mes soeurs. Pendant mes hésitations, il dit au vendeur que je travaille si bien à l'école, que je suis la première de ma classe.

Je ne suis pas vraiment la première de ma classe.

Ça lui fait tellement plaisir, papa. Il dit toujours que je suis le plus beau cadeau de sa vie. Même quand l'année dernière j'avais raté mes soustractions. Son sourire. Ça y est. J'ai fini. Il paie et m'aide à tout bien ranger dans mon cartable. Et nous sortons main dans la main. Je ne sais pas lequel de nous deux est le plus content. Puis il me propose d'aller boire un jellab dans le souk à côté. Il m'a expliqué la semaine dernière que c'était un sirop de mûres.

Et dans le sirop, ils mettent des pignons qui surnagent et qu'on n'arrive jamais à prendre en même temps que le sirop et puis il faut aller les chercher avec le doigt dans le fond du verre vide. Et souvent, le verre est trop grand et c'est lui qui va les chercher et me les donne, un à un, en faisant semblant, à chacun, de le manger. Et, à chaque pignon, nous rions. Il n'y en a jamais plus de six ou sept. Moi, je voudrais des dizaines de rires à deux. Je voudrais des centaines de verres vides remplis de pignons. Je ne me doutais pas, alors, qu'il me fallait faire des réserves de rires pour son

absence. L'endroit où se trouve le vendeur de jus s'appelle la berké, ça veut dire le bassin.

Et le souk s'appelle souk-el-tawilé, ça veut dire le long souk. Je crois bien que ce souk n'existe plus. Je crois bien qu'ils l'ont détruit à coups de bombes dans cette guerre qu'il n'a pas connue. C'est plein de couleurs ici. Beaucoup plus que dans la plus grande boîte de crayons de couleur. Je le sais parce que j'ai essayé un jour et ça n'a pas marché. Je suis sûre que c'est la faute des fabricants de crayons de couleur. Il faudrait peut-être qu'ils viennent ici avant de refermer leur boîte.

Puis il me propose de rentrer à la maison. En voiture, on écoute Feyrouz, c'est toujours elle qu'on écoute en voiture. A la maison, je montre mes nouvelles affaires à maman. Mais elle est occupée, elle regarde très vite. Elle dit c'est très joli, Noor.

Ma mère ne m'aime pas.

Puis elle continue à lui faire des câlins. Chez nous on dit faire du ghanouge. Lui, c'est ton petit frère ils me disent tous. Tonpetitfrère, je ne sais pas très bien ce que ça veut dire. Il est mort mon papa. Il ne viendra pas me sortir d'ici. Jamais, jamais il n'aurait dû me lâcher la main. Pourquoi la grosse religieuse crie Noor viens ici tout de suite et ne fais pas semblant de ne pas m'entendre. Je ne l'avais pas entendue mais ça ne sert à rien de lui dire. Ici on sait qu'elles ne nous croient pas. Au début ils me posaient un tas de questions et voulaient que je répète ce que mon oncle et ma mère disaient de moi. Au tout début, ils m'ont donné plein de pilules. J'étais calme. Ils m'ont sans doute trouvée trop calme et ils m'ont envoyée à l'électricité comme disent les filles. Puis ils se sont lassés de moi, je crois. Ils ne me posent plus aucune question. Il fait calme ici aujourd'hui. J'ai tué mon frère avec un couteau. Mon frère dormait. J'ai pris un couteau et je l'ai blessé. Je ne l'aime pas.

J'étais folle. J'ai fait un péché mortel. Elle l'a emmené à l'hôpital. Elle a crié beaucoup crié. Puis ils m'ont amenée ici la première fois. Il fait calme ici aujourd'hui. Pas de nouvelles. Ce sont elles qui font le plus de bruit. Mon petit frère est revenu à la maison avec plein de points de suture. Puis ils m'ont amenée ici la première fois. Pas de nouvelles. On n'entend que le bruit des pantoufles que traînent des pieds dans ce bâtiment gris. La douleur matée devient silencieuse. Il n'y a jamais de nouvelles quand ça tape très fort dans le pays. Et depuis dix jours ça tape très fort. Les familles se battent ou se terrent. C'est après, dans les moments d'accalmie, qu'elles déversent ici leur part mal aimée. Comme si d'avoir eu à subir et les bombardements et la folie, c'était trop pour elles.

Il y a longtemps, j'ai aimé un homme, j'avais 12 ans. Je m'imaginai ça. J'avais envie d'aimer.

Demain, c'est une fête musulmane. Je te dirai bonne fête, Aïcha. Tu es belle. Tout à l'heure, tu m'as frôlé les seins en passant près de moi. Sans faire exprès. J'ai eu très envie que tu me fasses la même chose que Mounia. Un jour je te raconterai, je te montrerai. Mon frère, il est plus jeune

que moi de onze mois. Elle l'aimait plus que moi. Je l'ai tué. Ce n'est pas bien. Ma mère elle dit que tout le monde m'adorait quand j'étais petite. Elle dit que mon père me passait tous mes caprices. Elle dit qu'elle alors s'est occupé de mon frère. Elle dit qu'elle ne sait pas très bien quand ça a commencé. Elle dit que c'est peut-être à cause de la guerre ou de la mort de mon père. Elle dit que j'étais très intelligente. Elle dit qu'elle a tout essayé. Pourquoi il n'est plus là ? Pourquoi il ne vient pas me sortir d'ici ? Demain, c'est une fête musulmane. C'est Aïcha qui me l'a dit. Je m'embrouille toujours dans les fêtes musulmanes. Enfin, chez nous aussi, Pâques ça change tout le temps. Et puis je confonds toujours la Pentecôte et l'Ascension. Hier j'ai volé un tout petit calendrier sur le bureau du docteur. Au moment où ma mère s'en allait.

Ma mère, elle était belle ; elle est devenue laide. Moi aussi.

Puis j'ai couru derrière elle et je lui ai demandé quel jour nous étions elle a dit « voyons Noor ! mardi. » J'ai dit quelle date ? Elle a dit « je me demande ce que ça peut bien te faire, le 23. » Avant de m'endormir, j'ai fait un petit trou dans le 23 avec un morceau de métal qui dépasse de mon lit. Je ferai un trou chaque matin. Pas d'école demain. Je peux dormir plus longtemps. Et samedi, il m'aidera pour mes conjugaisons et pour la table de 7. Je déteste la table de 7. Je dois toujours la redire en entier pour trouver 7 fois 4 ou 7 fois 8. Ou l'inverser comme pour 7 fois 6 parce que je sais que 6 fois 7 c'est 42. Et pour 7 fois 9 je fais 7 fois 10 moins 7. Et la maîtresse, elle veut qu'on aille plus vite. Il va m'aider. Je ne comprends que mon besoin de vivre. Aujourd'hui c'est la fête musulmane. Ici, on ne parle ni des fêtes chrétiennes ni des fêtes musulmanes. Elles ont peur que ça nous excite. Ici on coexiste pacifiquement. C'est dehors qu'ils s'entre-tuent. Et nous on regarde les feux d'artifice des obus sur les collines. Je me demande ce qu'il aurait pensé de tout ça. Dans mon village, il y en a déjà plein qui sont morts. Peut-être ils lui ont raconté ce qui se passe ici, les événements comme on dit.

Un jour, ma tante m'a expliqué comment les enfants naissent et comment on les fait. Je suis revenue à la maison et je me suis caressée. A partir de ce jour, mon esprit s'est rétréci. Quand j'ai grandi, je suis devenue folle. Quand je me masturbe, je sens la souffrance, la mort, la folie.

Oui j'entends la sonnerie, sœur Angèle. Non je ne suis pas sourde. Elle crie « Il faut manger tant que c'est chaud ». Tous les jours elle crie ça. Et Lamia qui traîne lamentablement son corps décharné de table en table à l'heure des repas. Elle est là depuis toujours. Elle n'a plus d'âge et plus de rêves et plus de révoltes. Elle est là et je hais cette image de moi.

Je peux guérir de la folie ? La médecine peut-elle me guérir ?

Papa, j'ai mal au ventre. Prends-moi dans tes bras. Oui je n'ai sans doute pas bien digéré le dîner. Tu me donnes un dernier baiser sur le front et « bonne nuit ya albé ». Je sais que je suis ton « cœur ». Bonne nuit papa. Ma chambre est une chambre à huit lits et le mien c'est celui tout près de la fenêtre. Et je peux regarder la vallée.

Je suis sans âme et perdue. Je n'ai plus d'intérieur. Mon intérieur est à l'extérieur.

Moi, je pleurais beaucoup avant. Maintenant je ne pleure plus. Jamais. Quand je dis « avant », je ne sais pas très bien avant quoi. Ça dépend. Des fois je crois que ça veut dire avant mon frère, des fois avant la mort de mon père, des fois avant que je me caresse la première fois, des fois avant de venir ici, des fois avant la guerre dans mon pays. Des fois avant ma mort.

Je suis en train de devenir folle.

Il est quatre heures et quart. Il y a sept minutes et très longtemps, le même jour, je suis née. Je sais exactement quand je suis née. Je suis morte maintenant. Peu à peu. Sur plusieurs jours éparpillés. Que ma mémoire embrouille.

J'ai vu le soleil éblouissant et la lune colorée de nuages. Les oiseaux ont gazouillé. Je suis le rossignol chantant. Everything I listen is real.

**SPIP 3.2.1 [23954]** est un logiciel libre distribué sous licence GPL.

+ écran de sécurité 1.3.6

Pour plus d'informations, voir le site <https://www.spip.net/fr>.